

J'avais entendu parler de ces bibliothécaires aux pieds nus qui, dans les faubourgs de Caracas et ailleurs, au Venezuela — avec peu de ressources financières mais avec l'aide des habitants — s'efforcent de donner à des populations habituellement marginalisées les moyens de lire et de prendre la parole.

En novembre 1982, j'avais été invitée par le Banco del Libro à venir animer un stage à Caracas. J'ai pu ainsi faire ample connaissance avec cet organisme et avec l'expérience des mini-bibliothèques qu'il soutient.

Après une des journées de stage nous sommes partis au milieu des embouteillages de fin d'après-midi à la tombée de la nuit à travers Caracas. C'était un paysage étrange et beau, toutes ces collines de la ville, couvertes de lumières blanches, comme pour une fête. Mais lorsqu'on arrive à la Urbina où est implantée la mini-bibliothèque, on est saisi. Il me semblait pourtant

connaître déjà cette colline boueuse, ces petites masures de briques ou de parpaings, construites par les habitants ; je les connaissais par le reportage extraordinairement fidèle de Kurusa et Monika Doppert, publié par Ekare, dans *La rue est à tous**.

Mais ce que je n'avais pas lu, c'est la peur. Tous se protègent. Chaque porte, chaque fenêtre se cache derrière de lourdes grilles. Même les boutiques ne laissent pas entrer leurs clients. L'épicerie est barricadée. Les clients restent dehors et le commerçant passe les achats par une petite ouverture. Des affiches partout. Les pays d'Amérique Latine semblent en perpétuelle campagne électorale. Parmi les photos des candidats, se glissent aussi les affiches de la bibliothèque. J'apprends ainsi qu'en fin d'après-midi une réunion publique se tiendra à la bibliothèque.

Depuis plusieurs mois, il n'y a plus d'école dans le

au Venezuela :

LES BIBLIOTHÉCAIRES AUX PIEDS NUS DE LA URBINA

par Geneviève Patte



quartier. On a détruit l'ancienne et, on ne l'a pas encore remplacée. Un oubli des responsables municipaux : les enfants ne vont donc pas en classe. L'affiche rédigée par les enfants convoque les parents : « Nous n'avons plus d'école, il faut s'organiser ; la solution ne viendra pas toute seule ».

A la différence de toutes les maisons du quartier, la bibliothèque n'est pas barricadée ; elle est ouverte à tous. Dans cette boue, cette agitation, elle offre un visage très différent. Elle est vivante et dans un ordre admirable. Cet ordre, cette discipline, ne sont pas dûs à une manie de bibliothécaire. Il est important de se sentir attendu, dans cet univers confus, bouleversé, de populations constamment transplantées. Les repères sont importants. De grands panneaux, des expositions témoignent du travail des enfants. Les petites guitares, « los cuatros », qu'ils fabriquent sont suspendues au plafond. Les livres sont nombreux. A vrai dire, à nos yeux habitués à une édition florissante, ils apparaissent un peu rébarbatifs. Cependant, au milieu de livres jaunis, aux couvertures ennuyeuses, à la typographie grise, on distingue les livres publiés par la maison d'édition Ékare, créée par le Banco del Libro : livres largement diffusés dans toutes les bibliothèques publiques et scolaires du Venezuela.

A l'étage supérieur, la réunion va commencer. La salle est pleine : les enfants ont su mobiliser leurs parents.

Commencer sans attendre

La bibliothèque, les livres, sont devenus à la Urbina un symbole. Ils bénéficient d'un statut particulier : il est possible aux bibliothécaires d'aller raconter dehors à la tombée de la nuit, de circuler en toute quiétude, la population les protège. Quel est donc leur travail ?

La bibliothèque a commencé avec presque rien : pas de local, seulement quelques mètres carrés mis à sa disposition deux heures par jour, un adulte intéressé et une poignée de livres. Pas de plan grandiose, pas d'argent. Simplement de la part du promoteur de cette bibliothèque la découverte de besoins, de potentialités et la conviction qu'il faut commencer sans attendre. Très vite vient l'aide spontanée et bénévole de jeunes habitants du barrio. Alors la bibliothèque grandit, se développe, associant le prêt de livres à des activités multiples.

Là, la lecture n'est pas considérée comme une fin en soi, ou encore comme un instrument réservé à la promotion scolaire. Le travail des mini-bibliothèques est largement inspiré par la pensée de Paulo Freire. Comme l'écrit Bruno Renaud, un des responsables de la bibliothèque de la Urbina, « ce qui est en jeu dans la bibliothèque et la mini-bibliothèque populaires, ce n'est pas la promotion d'une culture livresque, ni l'extension d'un service public et éducatif important, mais bien la récupération de la parole (la parole déjà écrite, et surtout la parole encore à dire), la possibilité pour une communauté de s'exprimer, d'organiser les activités qui lui semblent utiles, et d'arriver ainsi à s'organiser pour mieux assumer ou orienter son destin collectif ». De fait, dans ce que j'ai pu constater moi-même, tout s'oriente de cette façon. La bibliothèque donne certes une place importante, essentielle, à la lecture, à une lecture critique toujours difficile mais elle propose beaucoup d'autres activités, transformant la bibliothèque en un lieu d'apprentissage de toutes sortes, d'échange de savoir-faire, de prise de responsabilités pour des actions très concrètes. La règle est de faire reposer la vie de la bibliothèque sur le quartier, de faire prendre conscience à chacun de ses compétences, de son importance et lui donner les moyens de les affirmer dans le partage. C'est aussi une manière de parvenir à la « convivencia », particulièrement importante ici. C'est aider à l'organisation d'une société où chacun aurait sa place.

Ce qui frappe les promoteurs du projet, c'est l'instabilité, le déracinement, le manque de confiance des habitants dans leurs propres forces. La bibliothèque oriente alors son travail, lectures, discussions sur la prise de conscience nécessaire de la situation locale, économique, culturelle. Pendant deux ans, ils ont choisi d'étudier avec les enfants et les jeunes, la nationalité, les origines indiennes et indigènes de la culture vénézuélienne ; il y eut ensuite une enquête sur le métissage de leur culture. Apprendre à se situer. Apprendre aussi à travailler ensemble, autant d'apprentissages nécessaires dans une société où la vie en commun est si difficile, si agressive. Les fêtes de la bibliothèque, le journal, le conte, les discussions, les ateliers, les troupes de théâtre, tout cela participe du même effort ; tisser des liens, redécouvrir la convivialité.

C'est aussi apprendre à lire de manière critique, active. Le bibliothécaire essaie presque systématiquement, à l'occasion d'une lecture, d'un conte, de faire le lien avec une expérience personnelle du lecteur ou une situation historique qu'il peut connaître. Ce travail peut nous paraître parfois trop appuyé et systématique, il convient peut-être, dans un premier temps, à une population qui a cru longtemps que la lecture ne la concernait pas, qu'elle était réservée au monde de l'école ou à d'autres classes sociales.

Qui anime ces bibliothèques ? Quelques bibliothécaires modestement rémunérés qui se préoccupent au premier chef de la promotion de populations écrasées. Ils sont peu mais appuient leur travail sur les collaborations du quartier, collaborations volontaires et bénévoles. Ils ont la volonté de responsabiliser les habitants à l'occasion d'actions concrètes, pour un travail qui sert à tous.

Loi n d'un travail bureaucratique

Comment la bibliothèque associe-t-elle la population à son travail ? La situation la plus courante est celle de jeunes qui prennent en main un atelier et l'animent. Une des expériences les plus intéressantes à mon sens consiste à associer les mères, même analphabètes, ou lisant avec difficulté, au travail de lecture de leurs enfants. Si elles le veulent, les mères peuvent venir découvrir avec leurs enfants, des albums que les bibliothécaires présentent, racontent, et puisque l'image est là pour soutenir la mémoire, elles peuvent à leur tour « lire » à leurs enfants. C'est d'ailleurs une manière de donner aux uns comme aux autres, aux parents comme aux enfants, l'envie d'apprendre à lire. C'est lutter contre la dévalorisation, le sentiment d'échec et d'impuissance ressentis très fortement dans ces quartiers.

J'ai pu constater, à l'usure de certains livres, qu'ils étaient bien évidemment lus de façon très inégale ; les manuels scolaires sont très utilisés, des livres pratiques en particulier sur la connaissance du corps, la contraception. A vrai dire, la plupart des livres sont très difficiles d'accès. Le responsable d'une mini-bibliothèque me disait que même les livres de cuisine conviennent

très rarement alors qu'ils pourraient être largement exploités : que ce soit les explications, les ingrédients, cela ne correspond pas à ce que les lecteurs éventuels souhaiteraient trouver. C'est la raison pour laquelle ce bibliothécaire avait demandé à sa mère de rédiger très simplement des recettes, qu'il avait ensuite photocopiées pour en faire un recueil. Cet exemple montre comme on est loin d'un travail bureaucratique.

La richesse de la bibliothèque de la Urbina, c'est sa pauvreté apparente. Mais une bibliothèque peut-elle vivre sans ressources ? L'équipe de la Urbina a reçu une aide de la Biblioteca Nacional** par le biais du bibliobus et par des attributions de livres. Elle fait partie maintenant du réseau des bibliothèques publiques du Venezuela, et elle travaille à la généralisation d'un tel type de bibliothèque. Mais elle ne doit pas se transformer en un organisme assisté, pris dans un engrenage d'efficacité apparente qui l'éloignerait de ses objectifs essentiels tels que B. Renaud les a définis.

Les promoteurs de ces expériences, les jeunes bibliothécaires, sont très conscients de ce danger. Danger de dé-responsabiliser les acteurs de ces bibliothèques, de les endormir dans une certaine prospérité — relative bien sûr dans un pays en développement — de leur faire attendre passivement un service venu d'en haut et qui, bien vite, serait inadapté à leurs besoins.

Ce souci, je l'ai vu très clairement exprimé lors d'une rencontre des jeunes qui animent ces mini-bibliothèques. Je les ai retrouvés un samedi de très bonne heure en bas d'une des collines de la Urbina. Leur jeune âge m'a surpris. Un autocar bruyant devait nous emmener à Higuerote, petite ville pauvre au bord de la mer, où nous avons rencontré les bibliothécaires et jeunes volontaires d'une vingtaine de mini-bibliothèques. C'était un privilège pour moi d'assister à une de ces réunions bi-annuelles exclusivement réservées aux animateurs de ces petites bibliothèques. Leur sérieux m'a frappée. Il y avait, je crois, une trentaine d'adolescents venus d'un peu partout pour confronter leurs problèmes d'animation et de gestion, s'organiser et prendre des forces. Ils témoignaient d'une faculté peu commune pour organiser un débat et je les trouvais fort habiles à prendre la parole. Il y eut d'abord la visite de la mini-bibliothèque de Higuerote, déjà ancienne, bien équipée, puis la critique sympathique de cet équipement.

Dans toutes les discussions de la journée, revenait comme un leitmotiv le désir d'apprendre à mieux connaître le quartier, à responsabiliser ceux qui fréquentent la bibliothèque, à associer les parents à ce travail. Un autre souci : ne pas se laisser entamer par le découragement. Les progrès sont si lents et tout peut être compromis par les départs.

Ce jour-là, on organisait les stages de formation et on se posait la question fondamentale : doit-on créer un réseau de mini-bibliothèques ou bien doit-on l'intégrer au grand réseau de bibliothèques du Venezuela ? De façon évidente se manifestait la crainte de la facilité, la peur d'être broyé par un grand système. La peur que la mini-bibliothèque ne vende sa liberté d'action et de décision pour recevoir en échange le « plat de lentilles » que constituent pour elle le soutien matériel et l'aide technique officielle.

Ce que souhaitaient ces jeunes, c'était la création d'une fédération de mini-bibliothèques.

Pour moi, il me semblait important que ces mini-bibliothèques grandissent à l'intérieur du réseau des bibliothèques publiques pour de multiples raisons. Tout d'abord, on peut espérer que le besoin de lecture, d'information, grandissant, la nécessité de faire partie d'un vaste réseau documentaire s'impose. Ce qui serait, à mon sens, le signe d'une réussite. D'autre part, est-ce que l'isolement ne créerait pas une sorte de ségrégation et de dévalorisation ?

Créer une culture populaire

La bibliothèque est donc un outil extraordinaire au service des barrios. Mais, direz-vous, où est la lecture là-dedans ? A vrai dire, se pose ici le problème d'un pays qui a vécu très longtemps dans l'analphabétisme. Une véritable alphabétisation demande sans doute plusieurs générations pour se développer et même après un certain nombre d'années de travail, même avec un réseau de bibliothèques publiques équilibré, la lecture ne progresse qu'au rythme des progrès sociaux.

L'effort du Banco del Libro se situe aussi à d'autres niveaux : en particulier l'édition. L'édition latino-américaine a pendant très longtemps été encombrée d'ouvrages classiques étrangers, souvent à peine lus dans leur pays d'origine, hâtivement traduits et de présentation médiocre. Le matériau manque donc. L'initiative du Banco del Libro s'imposait : ouvrir un secteur d'édition, c'est Ekaré, reconnu sur le plan international comme une des meilleures maisons d'édition. J'ai eu l'occasion de travailler une journée avec leur très petite équipe et j'ai admiré l'exigence extrême, le goût de la perfection, le souci de proposer quelques-uns des chefs d'œuvre actuels et de publier des ouvrages enracinés dans la culture vénézuélienne ou adaptés à l'environnement, ouvrages faits avec peu de moyens — noir et blanc ou sépia — mais très soignés.

Ekaré dispose d'un réseau de diffusion idéal, le réseau des bibliothèques publiques et scolaires, ce qui lui permet d'innover et de rendre facilement accessibles ces ouvrages à toutes les couches de la population.

« La mini-bibliothèque naît donc par en bas, à ras du sol, ce qui est d'ailleurs la meilleure base et la meilleure garantie d'un développement cohérent, de cette cohérence qui peut et doit exister entre les moyens et les fins, en vue de la création d'une culture authentiquement populaire. Créée sur place et non importée, autogérée et non parachutée ni dirigée depuis les bureaux et plans nationaux ! »***

Cette forme de bibliothèque a aussi l'avantage de pouvoir naître partout, dans n'importe quel type de société. Elle fait d'ailleurs tâche d'huile. En Afrique, les « home libraries » conduites par des conteurs s'infiltrèrent dans les campagnes du Zimbabwe. Elles font école en Zambie et ailleurs. Jusqu'aux organismes internationaux comme l'IFLA qui se préoccupent de la formation de ces bibliothécaires, parce qu'ils ont constaté l'inadéquation et l'inefficacité des grandes structures de prestige.

Reste à assurer la survie de ces bibliothèques. Mais une nouvelle voie nous est proposée. ●

* En France, Flammarion, Sélection du Père Castor.

** La Biblioteca Nacional a le même rôle que n'importe quelle Bibliothèque nationale, elle est en outre à la tête du réseau national de bibliothèques publiques.

*** RENAUD (Bruno) : Orientation et extension d'un projet de mini-bibliothèques populaires au Venezuela. Congrès IFLA. Montréal 1982.